

celui-ci tombe foudroyé. On n'a pas retrouvé son cadavre ! —Homère parle de ces jeunes héros tués, qui disparaissent du champ de bataille, emportés par des mains divines !

C'est au tour de M. de Cazenove de Pradines. Mais le bras qui porte l'étendard est broyé. Ces blessures sont faites de bas en haut par les balles des Bayarois couchés dans un petit bois. Charette a son cheval noir tué sous lui. Il continue à être le magnifique soldat qu'on sait. Mélange de calme et d'entraînement. C'est "le Fer éprouvé par le Feu" dont parle l'Ecclésiaste. Il commande "A la baïonnette !" Le bois est atteint. Les Bavarois sont taillés sans qu'un seul se relève pour fuir. Le colonel crie : "A Loigny." Le bois est dépassé. On rentre sur la plaine nue. Mais il n'y a presque plus d'hommes debout. Charette a la cuisse traversée par une balle. Il se traîne dans un fossé.

Le soleil se couche à l'horizon qui s'embrume—on dirait d'un gigantesque fer à cheval, chauffé à rouge, qui tombe dans l'eau qu'il fait fumer ! La nuit se fait peu à peu sur le champ de bataille. Là sont couchés les trois quarts de ces vivants qui, tout à l'heure, marchaient si fièrement. La neige tombe lente et fine. On dirait d'un frôlement d'ailes—sans doute les âmes frileuses qui s'envolent là-haut !...

Je ne voulais dire que cela, parce que je n'ai eu des détails inédits que sur cela ! Ici, aucun parti politique. M. Gambetta a toujours été digne vis-à-vis des zouaves. On sait que plus tard il voulait mettre le général de Charette à la tête d'un corps de 15,000 hommes. Aucun avantage d'une classe de la société sur une autre. — Deux des plus remarquables capitaines de zouaves, MM. Boulanger et Guérin, sont des fils de fermiers. Entraînés par le sublime élan des zouaves, les francs-tireurs et les mobiles partagent la gloire. Les petits mobiles des Côtes-du-Nord sont écrasés comme un vol d'abeilles après la grêle. Les francs-tireurs de Tours sont abimés. Le chef des francs-tireurs de Blidah, qui avait fait l'apparition fantastique qu'on sait—disparu comme dans une trappe ! Tous, héros anonymes, pour qui le pays devait tresser une grande couronne, comme dans les églises on fait, à certains jours de l'année, une longue prière pour les martyrs inconnus ! Enfin, M. Parmentier a rapporté l'étendard. Il n'est plus blanc. C'est comme un drapeau rouge ! Et la patrie est heureuse aujourd'hui—pardonnez, ô celles qu'aimaient et qui aiment ces glorieux morts—de feuilleter dans son livre sombre ces pages éclatantes !

La Moricière a dû être content de ses zouaves !

Il y a dix semaines, au Jour des Morts, je suis allé à mon cimetière de campagne. Là sont mon grand-père et mon père, deux soldats. Auprès est la tombe où repose le général, entre son fils et sa fille la comtesse de Maistre. J'entrai dans leur petite chapelle. Une femme toute vêtue de noir était là, prosternée, immobile. C'était Mme de La Moricière. Je me demandais qui était le plus vivant de la veuve ou du mort ! En effet, voici que le général revit par son tombeau, qui semble l'œuvre de Michel-Ange. J'ai

écouté le bruit de la foule autour de ce tombeau.—C'était comme le bruit des premières vagues de l'éternité ! La foule était douce—pareille à une caresse—pour le grand soldat ! Heureux donc les cœurs hautains qui, dans notre époque matérialiste, se sacrifient à quelque grand idéal ! Ils n'ont jamais AUJOURD'HUI—ils ont parfois DEMAIN !...

IGNOTUS.

Revue des intérêts catholiques.

ITALIE.—Les Romains viennent de recevoir un outrage sanglant dans leur dévotion si tendre et si vive à la Vierge Marie, la *Madre di Dio*.

Il y a environ trois semaines, un renégat, devenu pasteur protestant, s'est permis d'annoncer sur des grandes affiches placardées sur tous les points de Rome, une conférence publique où *il réfuterait, comme le plus horrible des blasphèmes, la croyance au dogme de la maternité divine*.

C'était trop fort.

Le Romain, si difficile à s'échauffer et si porté à courber la tête sous le coup des avanies et des outrages, s'est vivement ému en entendant insulter Celle qu'il affectionne tant et en qui il repose si grande confiance : le Romain se laissera insulter, mais ne laissera pas insulter la madone.

Aussi grand émoi à la lecture de cette annonce ; on se porte en foule, plébéiens et patriciens, vers les bureaux des autorités pour faire disparaître ces affiches et défendre la conférence annoncée.

L'autorité, importunée par les démarches collectives des citoyens de tous les rangs et de toutes les conditions, a ordonné l'enlèvement des affiches. Puis, une cérémonie solennelle de réparation a eu lieu à Sainte-Marie-Majeure, le jour de la *Quasimodo* ; toute la journée, la basilique libérienne a été encombrée par les catholiques venant réparer par leurs hommages et leurs prières l'outrage porté à la très-sainte Vierge ; toute la journée, et sans interruption, on entendit, autour de Sainte-Marie Majeure, les acclamations : *Viva la Madre di Dio !!!*

Le soir, la fête réparatrice a eu un dernier complément dans les rues de la ville sainte. Un très-grand nombre de maisons étaient splendidement illuminées comme aux plus beaux jours des démonstrations d'autrefois.

Ainsi, après quinze siècles, il y eut à Rome et dans la plus belle église qui soit dédiée à la Mère de Dieu, comme un admirable écho des acclamations qui saluèrent, à Ephèse, la proclamation du dogme de la divine maternité de Marie.

Dans les derniers jours de mars, Sa Sainteté écrivait au cardinal Monaco de la Valette, cardinal-vicaire, une lettre sur les écoles de Rome. Sa Sainteté exprime dans ce document toute la douleur de sa grande âme à la vue des nombreuses écoles protestantes qu'on s'efforce d'établir dans Rome, et à la pensée que Rome, foyer et centre de la vérité en ce monde, est menacée d'être souillée par l'hérésie.

"Nous ne pouvons taire, dit Sa Sainteté, qu'avec une impudence étrange, on en est venu jusqu'à ouvrir des écoles anti-catholiques sous nos propres yeux, aux portes du Vatican, siège vénéré des pontifes romains. Et, par contre, tandis qu'on accorde une liberté si effrénée aux